

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>								

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

## PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU &amp; CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO

### LES AVENTURES DU CAPITAINE VATAN

TROISIÈME PARTIE

VIII

UN QUIPROQUO DONT LES CONSÉQUENCES POUVAIENT ÊTRE TRÈS-DÉSAGRÉABLES

La pauvre enfant était accourue tellement vite qu'elle était

— Je l'avoue, Blanche, mais si vous daignez vous expliquer...

— Je n'ai pas le temps en ce moment ; je suis pressée ; je ne puis demeurer que quelques minutes avec vous ; mais, cette nuit, nous nous reverrons ; tout va bien, vous dis-je, nous ne nous quitterons pas.



Diane de Saint-Hyrem, calme, belle, souriante, était assise dans le fauteuil que, quelques minutes auparavant, lui-même occupait.

toute essouffée, hors d'haleine, et que c'était à peine si elle pouvait parler. Cependant, son visage rayonnait.

— Victoire ! s'écria-t-elle, victoire ! mon cher Gaston, nous partons, vous partez, nous partons tous.

— Quoi, qu'y a-t-il, ma chère Blanche, que voulez-vous dire ? répondit-il tout effaré.

— Il y a que je suis bien heureuse.

— Ce qui me prouve que vous avez un bien charmant caractère, Blanche, puisque vous êtes heureuse d'une séparation qui me fait tant souffrir.

— Vous êtes fou, Gaston, vous ne me comprenez pas.

— Ce que vous me dites est complètement incompréhensible pour moi, ma chère Blanche ; vos paroles sont des énigmes ; mon Dieu, je crois que je deviens fou ?

— Courage, vous dis-je, nous revenons ensemble à Castres ; mais je ne puis m'expliquer davantage, il me faut retourner auprès du duc ! mon absence, si elle se prolongeait, pourrait donner des soupçons ; venez, Gaston, il faut que vous partiez à l'instant.

— Vous voulez que je parte, Blanche !

— Oui, Gaston, il le faut, je vous le répète ; mais, rassurez-vous, c'est pour revenir plus vite.

— Mon Dieu ! j'ai la tête en feu. C'est en vain que j'essaye de vous comprendre.

— Cela est inutile, Gaston ; hâtez-vous de vous rendre à Villejuif. Là vous saurez tout.

— A Villejuif ! Qui donc vous a dit ?

— Qu'importe, si je sais. Venez, venez, Gaston ; nous n'avons que trop tardé déjà.

Le comte de Lérans était dans une perplexité étrange ; l'état dans lequel il voyait Blanche de Castelnav, état qu'il ne savait à quelle cause attribuer, le remplissait d'une inquiétude extrême ; son esprit, brouillé, n'avait plus sa lucidité ordinaire ; les idées les plus folles se heurtaient dans son cerveau ; parfois il allait jusqu'à se demander à lui-même s'il ne perdait pas sa raison.

Cependant, la jeune fille, qui comprenait qu'en cette circonstance les minutes étaient des siècles, qu'elle n'avait pas un instant à perdre pour faire évader celui qu'elle aimait, et remonter assez à temps auprès de la comtesse pour faire ses adieux au duc, entraînait rapidement le comte de Lérans à travers les allées du jardin ; celui-ci se laissait machinalement conduire, sans opposer la moindre résistance ; il était devenu complètement passif, s'imaginant que sa présence était soupçonnée, qu'elle faisait courir un sérieux danger à la jeune fille ; il frémissait à la pensée de ce qui arriverait si on le surprenait en tête-à-tête avec celle, à qui, au péril de sa vie, il aurait voulu éviter jusqu'à l'ombre d'un chagrin.

Les deux amants marchaient ainsi silencieusement, côte à côte, usant des plus grandes précautions pour ne pas être aperçus et se hâtant le plus possible d'atteindre la petite porte du jardin.

Ils y arrivèrent enfin ; la jeune fille l'entrouvrit doucement, d'une main tremblante, et, se tournant vers le comte :

— Partez, mon ami, partez ! lui dit-elle, surtout, revenez bien vite.

— Vous voulez que je revienne, répondit-il, au comble de la surprise.

— Oui, oui, vous reviendrez, mais partez, je vous en conjure !

— Je vous obéis, Blanche, reprit-il en couvrant ses mains de baisers, je vous obéis sans vous comprendre.

— Allez, mon ami ! Bientôt vous saurez tout.

— Que votre volonté soit faite, ma Blanche bien-aimée ! Je pars, puisque vous me l'ordonnez. Adieu ! Blanche, adieu, mon amour !

— Non, pas adieu, mais au revoir !

Il lui baisa une dernière fois la main et franchit le seuil de la porte.

Au même instant deux hommes, cachés de l'autre côté de la rue, s'élançèrent sur lui sans pousser un cri, mais tous deux, ainsi que le reconnut le jeune homme, tenaient l'épée à la main.

Le danger, comme cela arrive ordinairement aux organisations d'élite, rendit aussitôt au jeune homme tout son sang-froid et sa présence d'esprit.

— Trahison ! s'écria-t-il en même temps qu'il dégainait, son épée.

Et, se tournant vivement vers la jeune fille tremblante et indécise sur le seuil de la porte :

— Hâtez-vous, rentrez, mignonne, lui dit-il.

Tout en parlant ainsi, il repoussa Blanche dans le jardin, tira à lui la porte qui se referma, et il bondit, l'épée haute, sur ses agresseurs.

Il était temps qu'il leur fit face, ceux-ci étaient sur lui.

Gaston engagea résolument l'épée avec celui des deux

inconnus qui se trouvait le plus rapproché, ferrailla quelques instants, mais sans succès, car il soupçonnait que ce guerrier était tendu par un rival.

Il parvint à lier le fer de son adversaire et à lui enlever l'épée de la main ; en même temps il le frappa sur la tête du pommeau de la sienne, et le heurta brusquement.

L'inconnu, étourdi par le coup qu'il avait reçu, trébucha et roula sur le sol. Le jeune homme bondit par dessus son corps et gagna rapidement au pied, suivi de près par son second adversaire qui, lui, mettait tant de mollesse dans sa poursuite, qu'il semblait bien plutôt agir par acquit de conscience, que dans le but de l'atteindre réellement.

Tout en s'élançant avec la rapidité du cerf pressé par les chasseurs, le brave gentilhomme avait songé à rassurer la malheureuse jeune fille, qui se tenait, pâle, tremblante et à demi-évanouie, derrière la porte du jardin.

— Sauvé ! s'écria-t-il d'une voix stridente.

Ce mot suffit pour rendre à Blanche le courage qu'elle avait perdu ; elle regagna la maison en remercioit Dieu qui avait permis que celui qu'elle aimait eût échappé au danger terrible qui, si à l'improviste, avait fondu sur lui.

Monsieur de Lérans, toujours courant, ne tarda pas à atteindre l'extrémité de la rue ; bientôt il se trouva complètement hors de danger, et se perdit dans le dédale de ruelles et de passages de toutes sortes qui à cette époque, faisaient de Paris un véritable labyrinthe.

L'inconnu qui s'était mis à la poursuite du jeune homme, dans lequel le lecteur a déjà sans doute reconnu le capitain Vatan, remit alors tranquillement l'épée au fourreau, et retourna sur ses pas, afin de rejoindre le comte du Luc.

— Corbicux ! grommelait-il entre ses dents, tout en se dirigeant vers la rue de la Cerisaie dont il n'était éloigné que d'une centaine de pas au plus, voilà, sur ma parole, un joli garçon ! il s'est tiré d'affaire à ravir ; quel poignet ! comme il manie agréablement son épée ! C'est égal, il nous a rendu un fameux service en venant ainsi « ex abrupto » se jeter dans nos jambes. Sans lui, je ne sais trop comment tout cela aurait fini. Mais, ajouta-t-il d'un air pensif, pour quelle raison le duc de Rohan est-il donc venu ainsi incognito à Paris, et s'est-il rendu tout droit chez la comtesse ? Cela n'est pas clair ? Est-ce que ce délicieux démon de satin qui a nom Diane de Saint-Hyrem aurait raison ? ... Allons donc ! je radote ! je fais injure à Jeanno... Mais M. de Lérans qui lui baisait si vivement les mains ? ... Hum ! tout cela n'est pas clair... Bah ! pourquoi m'inquiéter ainsi ? Cet écheveau, si embrouillé qu'il paraît aujourd'hui, se débrouillera tout seul, un jour ou l'autre, ne songeons qu'à ce pauvre comte. Je rirais bien de sa mésaventure s'il s'agissait d'un autre que de lui... Holà ! mon gentilhomme, s'écria-t-il tout à coup en s'arrêtant et en portant la main à son épée, passez au large, s'il vous plaît ! Je n'aime point que la nuit on me serre de trop près.

— Ah ! c'est vous, capitaine, répondit la personne à laquelle ces paroles étaient adressées.

— Le comte du Luc !

— Eh ! oui, sang-dieu ! ne me reconnaissez-vous pas ?

— Eh ! eh ! notre ami, je suis heureux de vous voir sur vos jambes. Je me dépêchais d'aller vous rejoindre. Vous n'êtes pas blessé ?

— Non, mais ce misérable duc m'a donné du pommeau de son épée sur la tête avec une telle force, que j'ai dans la cervelle

tous les carillons des églises de Paris, y compris celui de la Samaritaine.

— Bah ! ce n'est rien cela, c'est plus facile à guérir qu'une estocade ; un peu de baume en fera l'affaire.

— Et vous, qu'avez-vous fait, capitaine ? Avez-vous réussi à l'atteindre ?

— L'atteindre ? comme vous y allez ! c'est plutôt moi qui aurais été atteint si je ne m'étais pas méfié. Je suis littéralement tombé au milieu d'une cohue de gentilshommes, dont j'ai eu toutes les peines du monde à me dépitrer.

— Oh ! je le tuerais, le misérable !

— Ce ne sera pas, du moins si vous continuez comme vous avez commencé, dit l'autre d'un air goguenard. Croyez-moi, comte, dans les affaires comme celle-ci, il faut savoir prendre son temps ; l'emportement ne vaut rien et ne fait commettre que des sottises. J'ai connu un Corse qui avait été eunuque dans le sérail du Grand-Seigneur ; il a l'habitude de dire : La vengeance se mange froide.

— Vous êtes bien venu à me donner des conseils en ce moment ; il est heureusement choisi ; je vous remercie, capitaine.

— Dame ! écoutez donc, mon cher Olivier, vous ne voulez pas que je vous en donne avant ; je tâche de ne rattraper vous en donnant après, cela console toujours. C'est encore ce que me disait un vieux Grec...

— Ah ! non, par exemple ! Capitaine, je vous en prie, parlons d'autres choses, interrompit le comte avec un geste de colère.

— Comme il vous plaira, cela m'est égal ; je parlerai de ce que vous voudrez.

Tout en causant, ou plutôt déraisonnant ainsi, les deux hommes avaient repris à petits pas le chemin de l'hôtellerie de la « Chère-Licorne », où ils arrivèrent un peu après deux heures du matin.

L'hôtellerie était éclairée ; plusieurs chevaux tenus en bride par des palefreniers, ruaient et piaffaient sur le pavé boueux de la rue Tiquetonne.

Les deux hommes entrèrent dans l'auberge.

Le comte de Lérans et trois ou quatre gentilshommes que le comte et le capitaine ne connaissaient pas, étaient en train de vider joyeusement des pichets de vin blanc.

En voyant entrer le comte, M. de Lérans poussa un cri de joie et s'élança vers lui, mais il fut arrêté au passage par le capitaine qui lui serra fortement la main en lui disant à haute voix :

— Eh ! c'est ce cher M. de Lérans ! et il ajouta rapidement à voix basse : Pas un mot de ce qui s'est passé il y a deux heures !

— Hein ! fit le comte tout effaré.

— Pas un mot ! reprit le capitaine, en le regardant fixement l'œil dans l'œil.

Qu'il comprit ou qu'il ne comprit pas la recommandation qui lui était faite, M. de Lérans était trop intelligent d'abord, et ensuite il avait trop d'intérêt à ce que l'affaire de la rue de la Cerisaie ne fût pas divulguée, pour ne pas suivre le conseil que lui donnait si bénévolement le capitaine.

Il lui jeta donc un regard d'intelligence, et il alla serrer chaleureusement la main au comte du Luc avec lequel il échangea quelques paroles de bienvenue.

Puis on recommença à boire.

Enfin il fallut se séparer.

M. de Lérans fit ses adieux au comte et au capitaine, leur exprima ses regrets de les quitter, l'espérance qu'il avait de les

revoir bientôt ; ensuite il fit un signe à ses amis, tous montèrent à cheval et s'éloignèrent au grand trot, tandis que le comte et le capitaine regagnaient, eux, leur appartement.

## IX

## DE QUELLE MANIÈRE SE FAISAIENT LES CONSPIRATIONS EN L'AN GRACE 1621

A la suite des faits rapportés dans notre précédent chapitre, le comte Olivier du Luc était demeuré deux jours entiers enfermé chez lui, malade à la fois de corps et d'esprit, mais bien plus d'esprit que de corps.

En effet, le coup de pommeau d'épée qu'il avait reçu sur la tête, amorti par son feutre, n'avait eu d'autres conséquences que de lui occasionner une douleur passagère suivie d'un étourdissement de quelques secondes ; mais la blessure morale qu'il avait reçue était bien autrement cruelle.

Le comte du Luc adorait sa femme ; il éprouvait pour elle, maintenant qu'il en était séparé, quo tout moyen de la revoir lui était enlevé, une passion plus vive cent fois, que jamais, sans cette circonstance sans doute, il s'en fût cru lui-même capable.

Le supplice qu'il endurait était d'autant plus horrible qu'il avait la conscience intime de ses torts vis-à-vis de cette femme dont, sans aucun motif sérieusement établi, pour un soupçon, une lettre anonyme, il avait froidement et de part pris brisé le cœur en la blessant à la fois dans ses sentiments de mère, d'épouse et d'amante.

So laissant entraîner sur la pente de son caractère à la fois faible, indécis de jaloux, il récapitulait dans son esprit tout ce qui s'était passé entre lui et celle qu'il avait juré d'aimer toujours et pour laquelle en réalité, son amour était en effet, malgré ce qui s'était passé deux jours auparavant, plus fort que jamais.

Par un étrange phénomène moral, parfaitement explicable du reste dans un aussi malheureux caractère que le sien, il s'opérait dans son esprit une réaction singulière et qui eût fort donné à penser aux physiologistes qui essayent de sonder le cœur humain, et ont l'outrecuidante prétention d'en faire l'analyse mathématique.

Le comte, afin de s'innocenter à ses propres yeux de ce que sa conduite avait eu d'indigne envers sa femme et de justifier son abandon, s'était appliqué, avec une patience que rien ne rebutait, à épier ses moindres actions, ses moindres démarches ; il avait entouré la comtesse d'un système d'espionnage tel qu'elle ne pouvait dire un mot ou faire un pas hors de chez elle, sans qu'il fût aussitôt instruit, ou du moins il le croyait, bien qu'il en fût tout autrement ; les serviteurs de la comtesse lui étaient trop dévoués pour que la pensée de la trahir, même au profit du comte, leur vint un seul instant, bien qu'ils éprouvassent pour celui-ci un respect réel et une grande affection ; le comte se supposait donc assuré de la véracité des rapports qui lui étaient faits ; il attendait avec une anxiété jalouse cette preuve qu'il voulait obtenir de la trahison dont il prétendait avoir été victime.

Cette preuve il venait enfin de l'acquiescer et cela, à ce qu'il se persuadait, d'une manière irrécusable.

Il avait vu, de ses propres yeux, le duc de Rohan pénétrer chez la comtesse. Une heure plus tard, le duc était ressorti de cette maison par une porte dérobée, accompagné jusqu'au seuil par l'épouse coupable dont, devant lui, il avait à plusieurs reprises serré et baisé amoureuxment les ains.

Quoi de plus concluant ?

Le doute maintenant n'était plus possible.

Le fait brutal était là, patent, indiscutable.

La comtesse avait bien réellement failli à tous ses devoirs ; elle avait indignement trahi son mari.

Le duc de Rohan était son amant ; toute dénégation était impossible.

Le comte du Luc n'avait donc plus rien à se reprocher ; sa conduite avait été celle d'un gentilhomme jaloux de l'honneur de son nom et qui n'y souffre pas de souillure.

Le châtiement qu'il avait infligé à l'adultère en la condamnant à un éternel abandon était trop doux encore ; il eût été en droit d'exiger d'elle une réparation éclatante.

Sa conscience était tranquille désormais ; il n'avait à se reprocher que d'avoir été trop généreux et trop grand dans sa vengeance.

Eh bien non ! il n'en était pas ainsi ; l'esprit du comte était troublé plus que jamais, et plus que jamais le doute et le remords étaient entrés dans son cœur.

Si profondément caché qu'il soit dans les replis sans nombre de l'âme humaine, le sentiment du juste et de l'injuste s'y trouve toujours ; lorsque les sombres nuages de la passion n'aveuglent pas la raison de l'homme, ce révèle soudain ; il parle haut au cœur, et avec d'autant plus de force qu'il est inné et pour ainsi dire instinctif.

Renfermé chez lui, s'abstenant à demeurer seul en face de lui-même, le comte réfléchissait froidement à ce qui s'était passé ; il scrutait sa pensée, et la soumettait dans son for intérieur au scalpel de la logique.

Plus que jamais il lui semblait impossible, presque monstrueux, que la comtesse fût tout d'un coup, de parti pris, sans raison plausible, tombée aussi bas dans sa propre estime, qu'elle eût en quelques minutes oublié ses serments, son amour, le respect de soi-même, et se fût sans pudeur, livrée à un homme qu'elle ne connaissait même pas, qu'elle en eût fait son amant et eût ainsi donné un si épouvantable démenti à sa vie tout entière.

Ces preuves qui, dans le premier moment, avaient semblé si indiscutables au comte, maintenant, elles ne lui apparaissaient plus sous le même aspect ; il en niait presque la valeur dans son esprit : une preuve trop grande dépasse le but qu'on se promet ; et puis, n'était-ce pas à Diane de Saint-Hyrem, à ce démon acharné à sa perte et à celle de sa malheureuse femme qu'il devait les renseignements au moyen desquels il avait obtenu ces preuves ?

Aussi, malgré lui, le comte se répétait-il mentalement ces paroles si sensées et si logiques du capitaine Vatan :

— Rien ne ressemble plus à la vérité que le mensonge.

Son esprit déviait de plus en plus sur cette pente ; il repassait dans sa mémoire les événements qui s'étaient succédé avec une si foudroyante rapidité, et avaient amené la situation affreuse dans laquelle il se trouvait en ce moment ; une lueur jaillit de son cerveau.

— Je suis un fou ! murmura-t-il, jusqu'à présent j'ai agi comme un niais et un enfant ; il est impossible que le duc de Rohan, cet homme dont l'honneur est sans tache, la loyauté proverbiale, se soit conduit avec une si lâche indignité envers un homme qui est son ami, qui l'a protégé au prix de sa tête et l'a toujours servi fidèlement. Le capitaine a raison, il y a au fond de tout cela un mystère que le temps se chargera d'éclaircir. Eh bien ! j'aiderai le temps dès que cela me sera possible ; je quitterai Paris, je me rendrai auprès du duc de Rohan, et j'exigerai de lui une

explication qu'il ne pourra se refuser à me donner. Voilà ce que j'aurais dû faire tout d'abord ; il n'y a plus à hésiter, cette ligne est la seule que je dois suivre, mon honneur l'exige ; si le duc se refuse à me donner satisfaction, oh ! alors qu'il tremble ! ma vengeance sera terrible.

Le comte du Luc en était là de ses réflexions, lorsque la porte de sa chambre à coucher s'ouvrit, et, malgré la résistance du valet de chambre, trois personnes pénétraient dans la pièce. Olivier releva vivement la tête, et ce fut presque avec joie qu'il reconnut le capitaine Vatan, Clair-de-Lune et Double-Épée.

La réclusion commençait fort à peser au comte ; il n'était pas fâché d'avoir un prétexte pour en sortir. Il salua amicalement les arrivants, gournauda Michel de leur avoir refusé la porte, et leur fit approcher des sièges.

Le capitaine Vatan était un trop fin routier pour ne pas remarquer la pâleur du comte et l'affaissement de ses traits ; il s'assit, s'installa carrément sur son fauteuil, et, tous ces préliminaires terminés :

— Eh bien, cher ami, demanda-t-il d'un air dégagé à Olivier, comment vous va ? êtes-vous remis enfin de votre coup d'assommoir de l'autre nuit ?

— Parfaitement, mon ami, répondit en souriant le comte ; je suis en état maintenant d'en affronter de plus terribles.

— A la bonne heure ! voilà qui me rejouit fort.

— Généralement, fit observer Clair-de-Lune, les blessures à la tête, lorsqu'elles ne tuent pas sur le coup, se guérissent très-vite.

— C'est vrai, reprit le capitaine d'un air goguenard, celles faites par un nœud coulant sont beaucoup plus dangereuses, n'est-ce pas, Clair-de-Lune ?

Le Vaurien du Pont-Neuf fit une grimace narquoise.

— Bah ! fit-il, une balle dans la tête ou un collier de chanvre au cou, le résultat est toujours le même.

— Tu parles comme un Saint-Jean-Bouche-d'Or, mon camarade, mais fais-moi, quand à présent, l'amitié de retenir ta langue, et laisse la parole à Double-Épée. Parle, filleul.

— Il y a donc du nouveau ? demanda le comte avec curiosité.

— Mais oui, assez comme cela ! vous allez en juger, comte. Allons, filleul, nous attendons.

— Monsieur le comte, dit alors Double-Épée, c'est encore chez moi, et sans me déranger, que j'ai obtenu les renseignements que je vais avoir l'honneur de vous communiquer.

— Sa maison est une véritable oreille de Denys, fit en riant le capitaine ; elle résonne comme une trompe.

— Vous dites, parrain ? fit le jeune homme tout interloqué.

— Rien, cher enfant, c'est de l'histoire ancienne ; je t'expliquerai cela quelque jour, Continue !

— Hier, plusieurs gentilshommes m'ont fait l'honneur de venir dîner chez moi. Ils étaient cinq : M. le chevalier de Guise, M. le marquis de La Fare, M. le comte de Lungeac ; et enfin M. de Thémines.

— Que nous dites-vous donc là, Double-Épée ? se récria le comte, M. de Thémines est à l'armée du roi, où il exerce un commandement important.

— Je vous demande pardon, monsieur le comte, M. de Thémines est arrivé hier dans la journée incognito à Paris.

— Oui, fit le capitaine en ricanant, on voyage beaucoup incognito en ce moment.

Olivier fronça le sourcil et lança un regard de reproche à l'aventurier, qui ne fit qu'en rire.

— Vous m'aviez dit que ces gentilshommes étaient cinq, reprit-il.

— Pardonnez-moi, monsieur le comte, il y avait les quatre gentilshommes que j'ai eu l'honneur de vous nommer, et un cinquième personne, vêtue comme eux, à la vérité, mais que j'ai parfaitement reconnue pour être le père Joseph.

— Eh ! drôle, s'écria le capitaine, le père Joseph du Tremblay est excellent gentilhomme.

— Non, parrain, c'est un moine !

— Au fait, tu as raison ; continue, mais fais vite, tu vas d'un pas de tortue.

— A peine étaient-ils installés dans le salon que vous savez que deux autres personnes les rejoignirent.

— Ah ! ah ! et quelles étaient ces autres personnes ?

— M. le comte de Saint-Hyrem, et sa sœur, M<sup>lle</sup> Diane ; elle était habillée en page.

— Hum ! voilà une réunion qui promet ! dit le comte.

— Elle a tenu plus qu'elle ne promettait, ajouta le capitaine ; vous allez voir, Olivier.

— Si vous me le permettez, monsieur le comte, je ne vous rapporterai pas la conversation qui eut lieu entre les sept personnes si singulièrement réunies chez moi. Cela nous entraînerait trop loin ; je ne vous en donnerai que la substance.

— Oui, cela vaudra mieux.

— Voici donc ce qui fut convenu : M. de Thémines, qui a l'oreille de monseigneur l'évêque de Luçon, a été envoyé exprès par lui à Paris, pour en finir avec messieurs de la religion qui se trouvent dans cette ville. Il paraît qu'en province les choses ne marchent pas comme on s'y attendait. Les réformés opposent une sérieuse résistance ; les premiers succès de l'armée royale se changent peu à peu en défaites ; les partis protestants tiennent vigoureusement la campagne, interceptent les convois, et causent de graves dommages aux troupes. D'un autre côté, M. le connétable de Luynes est fort malade ; les affaires s'en ressentent ; de là des tâtonnements et des hésitations dont les suites sont déplorables ; en outre, le roi paraît se fatiguer de plus en plus du connétable, qu'il ne visite que rarement et dont le crédit baisse avec une rapidité extrême, tandis que celui de monseigneur de Luçon augmente de plus en plus. Rien n'a encore transpiré au dehors, mais il est évident pour toutes les personnes qui entourent le roi et qui ont l'habitude de la cour, que le connétable est sous le coup d'une disgrâce imminente, et que Sa Majesté, qui ne saurait vivre sans avoir un favori, se rapproche de plus en plus de l'évêque de Luçon qui bientôt sera déclaré premier ministre. Je vous ferai observer, monsieur le comte, que je n'invente rien. Je ne fais que vous répéter les paroles de M. de Thémines.

— J'en suis convaincu. Continuez, mon ami.

— Voici donc ce qui a été résolu : M. l'évêque de Luçon est persuadé que le moment est venu de frapper le grand coup qu'il médite et qu'il prépare depuis longtemps afin de s'assurer le pouvoir. En même temps que les troupes royales investirent à la fois Castres et Montauban, dont elle essayeront de s'emparer par un coup de main...

— Castres et Montauban sont deux morceaux de dure digestion, fit observer le capitaine.

— Oui, ajouta le comte, surtout maintenant que le duc de Rohan a eu le temps de les ravitailler ; les troupes royales pourront fort bien en être pour leurs frais et les rodомontades. Ainsi, la révolte doit éclater incessamment.

— Cette nuit même, monsieur le comte.

— Comment, si tôt que cela ?

— Vous savez que tout a été préparé de longue main dans cette provision.

— C'est juste ! maintenant que comptent-ils faire ?

— Voici leur plan ; ils l'ont complètement expliqué devant moi.

— Ne remarquez-vous pas comme moi, mon cher comte, dit en riant l'aventurier, combien sont intelligents ces conspirateurs qui vont tramer leurs complots dans la maison d'un baigneur ?

— Je ne partage pas votre opinion, mon cher capitaine, répondit le comte en hochant la tête. Je trouve au contraire cette façon d'agir très-habile.

— Comment cela ?

— Eh ! mon Dieu, mon ami, tout simplement parce que dans leurs luxueux hôtels, entourés d'un monde de serviteurs et de domestiques dont la seule occupation est de surveiller, leurs moindres démarches, et de commenter les paroles les plus futiles qui leur échappent, ils ne seraient pas restés une heure maîtres de leur secret, que leurs gens se seraient hâtés de vendre un bon prix à celui qui aurait eu intérêt à l'acheter, au lieu que, chez notre ami Double-Épée, ce n'est plus cela ; où l'on va pour boire, jouer et se divertir ; les murs et les portes des salons où l'on dîne ou soupe sont capitonnés de façon à étouffer tous les bruits ! pas d'espions possibles derrière les murs ; de plus la table monte toute servie de l'étage inférieur ; les domestiques sont supprimés ; pas d'indiscrétion ou de trahison à craindre ; ils ont donc eut fois raison de préférer le cabaret à leurs riches demeures. Il est vrai qu'ils ignorent, et c'est ce qui fait notre force, de quelle façon, pour des raisons personnelles, notre ami Double-Épée a jugé à propos d'installer sa maison.

— Corbieux ! ce que vous dites-là, comte, est parfaitement trouvé ! J'ai parlé comme un oison ; voyons un peu le plan de ces dignes seigneurs. Parle, filleul, nous t'écoutons, mon garçon.

— Ce plan est bien simple, allez, mon parrain.

— Tu nous permettras d'en juger par nous-mêmes, filleul, expose-le, et nous verrons.

— Voici comment on procédera : d'abord, il faut que vous sachiez qu'un régiment suisse entrera dans Paris, ce soir ; de plus deux compagnies de pistoliens ont été casernées au Louvre, avec une compagnie de carabins.

— Le guet à cheval et à pied a été mis sous les armes, et, au premier signal, les chaînes seront tendues, ou du moins celles qui existent encore ; voilà pour les forces royales, c'est-à-dire environ trois mille deux cents hommes ; nous connaissons tous ces détails : au fait ! filleul, au fait !

— Ce que vous ne savez pas, mon parrain, c'est qu'il y aura ce soir, une demi-heure avant le couvre-feu, une grande procession de moines de toutes sortes et de toutes couleurs, qui, le clergé en tête, et portant les reliques, sortira de l'église Saint-Germain l'Auxerrois avec force cierges et force cires ; cette procession se rendra à Saint-Merry ; de là, elle ira rejoindre le Pont-Neuf, qu'elle traversera pour se rendre à l'abbaye Saint-Germain-des-Prés ; à chaque église en fera une station plus ou moins longue, la procession remontera ensuite à l'église de Notre-Dame, et de là retournera à Saint-Germain-l'Auxerrois.

— Bon ! et quel motif donne-t-on à cette mirifique procession ?

— Des prières publiques, ordonnées par Mgr l'évêque de Paris, pour appeler les bénédictions du ciel sur les armes du roi, et lui accorder la grâce de détruire les hérétiques qui, depuis

longtemps, troublent le royaume par leurs désordres et leurs rébellions continuelles. Parmi les religieux et les moines qui suivront la procession, il y aura beaucoup de gentilshommes bien-pensants ; c'est ainsi que les a désignés le Père Joseph, qui seront armés sous le froc qu'ils auront endossé pour la circonstance.

— Allons, allons ! ses braves gens n'ont rien inventé, dit en riant le capitaine ; cette procession n'est en somme qu'une contre-partie de la grande procession de la Ligue.

— Pas autre chose, en effet, reprit Double-Épée ; seulement en différents endroits, près la maison de Double-Épée, par exemple, sur le Pont-Neuf, aux environs du Cheval-de-Bronze et près du théâtre de Tabarin, puis en bas du pont, du côté de la rue Dauphine, et dans plusieurs autres endroits encore, seront disséminés des gentilshommes déguisés sous toutes sortes de costumes, ainsi que des soldats qui, au signal qui leur sera donné, commenceront le tumulte aux cris de : Vive la Religion ! à bas la messe !

— Très-bien, quel sera ce signal ?

— Une querelle qui s'élèvera du milieu de la foule placée devant le théâtre de Tabarin.

— Eh ! fit le capitaine, c'est bon à savoir.

— Maintenant, demanda le comte, M. de Thémis à sans doute distribué les principaux commandements à ses amis ?

— En effet, monsieur le comte, M. de Thémis se mettra à la tête des Suisses ; M. le chevalier de Guise, à celle des carabins ; le marquis de La Fare commendera les pistoliers ; M. de Langeac, accompagné de messire Defunctis, dirigera le guet à pied et à cheval

— Et, mais, fit observer le capitaine avec son ricanement habituel, je vois dans tout cela, ni notre ami le comte de Saint-Hyrem, ni son aimable sœur. Est-ce qu'on les mettrait de côté, par hasard ?

— Nullement, mon parrain ; M. le comte de Saint-Hyrem se trouvera devant le théâtre de Tabarin ; c'est lui qui se prendra de querelle avec un autre seigneur dont on ne m'a pas dit le nom, et qui, ainsi, donnera le signal du mouvement et dirigera les conspirateurs disséminés dans la foule, tout le long du pont. Quant à M<sup>lle</sup> Diane de Saint-Hyrem, elle a dit : Je me charge, moi, de mettre le comte Olivier du Luc et son ami le capitaine Vatan, dans l'impossibilité d'agir s'ils en avaient le prétexte.

— Tiens ! tiens ! tiens ! voyez-vous cela ! fit le capitaine ; je serais curieux de savoir comment elle s'y prendra par exemple, la chère demoiselle.

— Et moi aussi, ajouta le comte, en fronçant les sourcils. Est-ce tout, Double-Épée ?

— A peu près, monsieur le comte. Pour augmenter le tumulte et le rendre sérieux, afin d'avoir le prétexte de sévir à l'autorité, quelques barricades seront construites et l'on brûlera trois ou quatre maisons pour, le cas échéant, donner au roi la preuve de la gravité de cette révolte, et justifier ainsi une vigoureuse répression.

Comme on le voit, au XIII<sup>e</sup> siècle, les gouvernements étaient déjà habiles à organiser des mutineries ; ceux qui sont venus après n'ont fait que suivre les leçons qu'ils avaient reçues et dont au reste, rendons-leur cette justice, ils ont admirablement profité, le second Empire par exemple, si ce que rapporte l'histoire est vrai.

Ceci soit dit entre parenthèses.

— Ainsi, c'est pour ce soir ? demanda Olivier.

— Oui, monsieur le comte, à moins de contre-ordre toutefois.

— Ce qui n'est pas présumable, dit le capitaine.

— Très-bien, reprit le comte. Maintenant que nous connaissons le plan de nos ennemis, voyons un peu le nôtre. Et d'abord, quelles sont les forces dont nous pouvons disposer ?

— Quant à moi, dit le capitaine, j'ai cinquante recrues dans l'hôtel de La Force ; autant dans l'hôtel Thélusson, enfin, en tout, je puis disposer d'environ trois cent vingt à trois cent cinquante hommes, tous gars résolus, qui doivent incessamment rejoindre le duc de Rohan. Ils sont bien armés, ont peu de conscience et pillent au besoin ; au demeurant, les meilleurs fils du monde et qui feront autant de besogne que s'ils étaient mille.

— Et vous, Clair-de-Lune ?

— Moi, monsieur le comte, je mets à votre disposition les habitants de toutes les cours des miracles de Paris, ainsi que tous les vauriens, batteurs de pavé et brelandiers qui parcourent les faubourgs ; enfin la plus splendide collection de coquins qui se puisse imaginer. Je ne vous en dirai pas positivement le chiffre, je l'ignore moi-même ; ce que je puis affirmer, c'est qu'ils sont très-nombreux, maigres, hâves, affamés, ressemblant à des fantômes et qui naturellement, n'ayant rien à perdre et tout à gagner dans une émeute, ne demandent que plaies et bosses.

— Croyez-moi, Clair-de-Lune, faites un choix parmi eux ; ne donnez le mot qu'aux plus honnêtes, c'est-à-dire aux moins coquins et leur nombre sera encore plus que suffisant.

— Je le veux bien, monsieur le comte ; seulement je vous avertis d'une chose, c'est que les autres suivront ; ce sont de vrais limiers ; ils sentent la curée à une lieue de distance.

— Alors que voulez-vous, mon ami ? dit philosophiquement le comte. A la grâce de Dieu ! il arrivera ce qu'il pourra ; on ne saurait nous imputer la faute de ce qui se passera. Nous n'attaquons pas, nous nous défendons.

— Je vois avec plaisir, fit le capitaine en retroussant sa moustache de son air narquois des grands jours, que si les royaux nous passent le séné, nous serons en mesure au besoin de leur fournir la rhubarbe. J'ai été témoin d'une affaire comme celle-là à Prague ; c'était quelques jours après la bataille de...

— Pardon, mon cher capitaine, je vous ferai observer qu'il ne s'agit pas en ce moment de ce qui s'est passé à Prague, mais de ce qui va se passer ce soir à Paris, ce qui est beaucoup plus important pour nous.

— C'est juste, mon cher comte, je suis un niais, continuez.

— Le plan que nous devons adopter nous est tout tracé par nos ennemis eux-mêmes ; nous n'avons qu'à en prendre la contre-partie tout simplement ; ainsi près de chaque groupe des mouchards, c'est-à-dire des gens du roi, nous placerons un groupe des nôtres ; dans tous les endroits où il y aura des soldats, nous aurons nos compagnons : nos ennemis ont pour cri de raillieusement : « vive la Religion ! à bas la Messe ! » Nous orierons, nous, et ceci est le point principal, ne vous y trompez pas, messieurs : « A bas la Religion ! et vive la Messe ! »

— Ah ! corbieux ! s'écria le capitaine enthousiasmé, voilà qui est bien trouvé ! ils seront pris ainsi dans leurs propres filets. Je donnerais beaucoup pour avoir eu une pareille idée ; pardon, comte, mais votre mirifique idée m'en fait venir une autre. Est-elle mauvaise ? Je ne le sais pas. Je vous la donne pour ce qu'elle vaut, faites-en ce que vous voudrez.

— Parlez, mon cher capitaine, cette idée, quelle qu'elle soit, venant de vous, ne saurait être qu'excellente.

— Vous êtes bien bon, mon cher Olivier, vous raillez à ravir !

— Moi, nullement ! Vous vous méprenez, capitaine. Vous êtes un vieux soldat, habitué aux guerres d'embuscades, mieux que moi vous devez savoir ce qu'il convient de faire en pareil cas.

— Bon, bon ! je m'entends ; quant à mon idée, la voici : bien que messire Defunctis se méfie considérablement de moi, je le suppose, il ne m'a pas encore, que je sache, retiré ma commission de lieutenant du guet, corbieux ! C'est aujourd'hui ou jamais le moment de s'en servir. Les soldats du guet, ceci est connu, je ne le dis donc pas pour les flatter, sont des hommes choisis exprès, triés avec soin dans l'armée, ou autre part, c'est-à-dire de bons militaires qui ne comprennent qu'une seule chose, leur consigne, que, par zèle, ils sont souvent portés à exagérer, et alors, c'est tant pis pour celui qui la donne. Du reste, je ne leur en veux pas pour cela, à ces braves gens ; il faut des hommes de cette sorte pour faire la police des villes qui, autrement, serait impossible.

— N'allez-vous pas un peu loin, capitaine ? dit le comte en souriant.

— Non, je vous assure ; au contraire j'adoucis les nuances qui seraient trop tranchées, si je disais les choses comme elles sont. Souvenez-vous de moi, Olivier : Ce ne sont pas les gens qui lui sont opposés qui perdent un gouvernement, ce sont ceux qui le servent, et qui, sous prétexte de faire du zèle quand même, en résumé, la plupart du temps ne font que des sottises. Mais les choses ont été ainsi de tout temps, et de tout temps elles seront de même. Il est donc inutile d'insister là-dessus. J'en reviens à mon dire : Donc je suis lieutenant du Guet. Ma commission à la main, j'enlèverai tous les petits postes que je rencontrerai ; j'en ferai un groupe considérable, s'il est possible, et j'aurai le double avantage d'affaiblir l'ennemi et de frapper dru comme grêle sur lui avec ses propres soldats, ce qui sera bien joué, je suppose. Et ce sera d'autant plus facile que les pauvres diables sont tellement stupides que je parie un contre cent qu'ils ne s'en apercevront même pas.

— Ah ! pour cette fois, capitaine, vous me permettez de vous dire que c'est une plaisanterie.

— Mais, non, cher ami, je connais ceci mieux que vous ; je suis un vieil officier d'aventure, moi ; je connais les soldats ; je sais ce qu'ils sont et ce qu'ils valent. Un soldat, mon ami, il faut que vous sachiez cela une fois pour toutes, ce n'est pas un homme, c'est un automate auquel, à la place du cœur, on a mis une cocarde ; si les soldats étaient intelligents, s'ils raisonnaient, les armées seraient impossibles, et les conquérants supprimés. Non, non ! je sais ce que je dis ; bientôt vous verrez vous-même que j'ai raison.

— Eh bien, capitaine, faites ce que voudrez, je ne puis discuter avec vous une question que naturellement vous connaissez mieux que moi. Je vous donne donc complètement liberté de manœuvres.

— Voilà tout ce que je vous demandais ; maintenant soyez tranquille, et rapportez-vous-en à moi, pour ce qui pourra survenir.

— Je ne vous retiens plus, messieurs ; il est deux heures de l'après-dîner ; à peine vous reste-t-il assez de temps pour prendre les mesures nécessaires, afin que ce soir nous ne soyons pas surpris à l'improviste.

Le comte se leva et accompagna ses trois complices, car on peut leur donner ce nom, jusqu'à la porte de l'antichambre.

Au moment de s'éloigner, Double-Epée se pencha vers le comte.

— Je ne vous ai pas tout dit, murmura-t-il à son oreille d'une voix basse comme un souffle. Ne sortez pas encore, comte, j'ai certaines choses à vous dire que vous seul devez savoir.

— Je vous attends, reprit le comte sur le même ton. Quand viendrez-vous ?

— Dans quelques minutes.

— C'est bien !

Le capitaine, qui déjà avait fait quelques pas, se retourna :

— A propos, mon cher Olivier, dit-il, avant de sortir, je désire causer un peu avec vous. Cette diable de menace de M<sup>lle</sup> de Saint-Hyrem me trotte par la tête.

— Bah ! vous vous inquiétez de cela ?

— Mon cher ami, j'aime mieux avoir affaire à dix hommes qu'à une femme. Je tiens cette parole sensée d'un vieux Turc qui s'y connaissait, il avait un harem.

— Soit ! puisque vous l'exigez, Venez me trouver, nous sortirons ensemble.

— Très-bien, comte, c'est dit.

M. le comte du Luc, après avoir congédié les trois hommes, rentra dans son appartement ; mais, sur le seuil de la porte de sa chambre à coucher, il s'arrêta en poussant une exclamation de surprise, presque d'effroi.

Diane de Saint-Hyrem, calme, belle, souriante, était assise dans le fauteuil que, quelques minutes auparavant, lui-même occupait.

— Entrez, comte ! lui dit-elle de sa voix mélodieuse et pénétrante. Est-ce donc à moi à vous faire les honneurs de chez vous ?

Le comte s'avança machinalement vers elle, et il la salua, sans même avoir conscience de ce qu'il faisait.

Diane de Saint-Hyrem souriait toujours ; mais il y avait dans ce sourire quelque chose d'implacable et de léonin qui faisait courir un frisson de terreur dans les veines du comte.

Comment cette femme se trouvait-elle là ?

Comment était-elle venue ?

Pourquoi venait-elle ?

## X

## COMMENT DIANE DE SAINT-HYREM FIT A L'IMPROVISTE UNE VISITE AU COMTE DU LUC, ET CE QUI S'EN SUIVIT

M. le comte du Luc, après avoir froidement et silencieusement salué mademoiselle de Saint-Hyrem, se détourna et s'approcha d'une magnifique panoplie posée sur le mur de la chambre sans paraître attacher la moindre attention à la jeune fille, il commença froidement à choisir une longue et forte épée qu'il passa dans son baudrier ; près de l'épée il plaça une dague, et, continuant toujours cette singulière opération, il prit deux longs pistolets, s'assura qu'ils étaient chargés et les accrocha à sa ceinture.

La jeune fille suivait d'un regard à la fois anxieux et surpris les mouvements du comte.

Au bout d'un instant, comme définitivement il semblait avoir complètement oublié sa présence, elle se résolut à lui adresser la parole.

— Pardon, monsieur le comte, lui dit-elle, je suis là.

— Je le sais, madame, répondit-il froidement, mais avec une politesse exquise.

— Seriez-vous assez bon, monsieur le comte, pour m'expliquer ce que vous faites en ce moment ?

— Oh ! bien facilement, madame, répondit le comte qui venait de décrocher une arquebuse de la panoplie et se mita en devoir de la charger avec le plus magnifique sang froid, vous le voyez, madame, je charge cette arquebuse.

— Ah ! très bien, fit-elle d'une voix légèrement ironique, ainsi, vous nommez cet engin une arquebuse ?

— Mon Dieu, oui, madame.

— Et cela sert...

— A tuer les gens, lorsque l'occasion s'en présente.

— Mon ignorance ne va pas, croyez le bien, monsieur le comte, jusqu'à ignorer complètement à quoi peut, dans l'occasion, servir une pareille machine, seulement je me demande une chose.

— Laquelle, madame ? répondit-il froidement en continuant à charger son arquebuse.

— Est-ce que vous auriez quelqu'un à tuer ?

— Quant à présent, je ne crois pas, madame.

— Comment ! vous ne le croyez pas ?

— Mon Dieu, madame, vous qui êtes femme, vous le savez mieux que personne, on n'est jamais sûr de rien en ce monde.

— Est-ce une menace ? dit-elle en se levant à demi et le regardant fixement.

— Madame, répondit froidement le comte, celui qui a la conscience de ce qu'il veut et de ce qu'il peut ne menace pas... il agit.

Il y eut un silence.

La comtesse, comme une lionne qui guette, suivait surnoisement tous les mouvements du comte, et, bien que calme en apparence, on reconnaissait aux mouvements précipités de son sein quelle émotion intérieure elle éprouvait.

— Voilà qui est fait, dit le comte en posant l'arquebuse sur une table placée au milieu de la chambre, à côté d'une seconde paire de pistolets qu'il y avait précédemment déposée.

— Vous avez terminé vos belliqueux préparatifs, monsieur le comte Olivier du Luc de Mauvers ? lui demanda-t-elle avec une légère teinte d'ironie.

— Oui, madame.

— Daignerez-vous maintenant m'accorder quelques secondes d'audience ?

Le comte dégaina son épée, fit quelques pas en avant, en piqua la pointe dans le sol, appuya les deux mains sur la poignée, et, saluant la comtesse avec une courtoisie railleuse :

— Me voici à vos ordres, madame, dit-il d'une voix nonchalante.

— Pardon, monsieur le comte, cette position que vous adoptez fort originale, je dois l'avouer, ne me paraît pas être celle que d'habitude on prend pour causer avec une dame.

— Je vous supplie de m'excuser, madame, mais, chaque créature humaine, homme ou animal, a des habitudes dont il ne se départ jamais.

— J'admets cela, mais vous me permettrez de vous faire observer qu'en ce moment...

— Pardon encore une fois, madame, interrompit le comte avec un nouveau salut, mais vous qui me connaissez si bien, car pendant longues années vous avez honoré ma pauvre maison de votre présence, je suis étonné que vous ne vous souveniez pas que c'est ainsi que nous autres, les du Luc de Mauvers, nous avons l'habitude de nous tenir en présence de nos ennemis ; ceci est de tradition dans notre famille.

— Que dites-vous donc là, monsieur le comte ? J'ai mal entendu, sans doute, vous parlez d'ennemis en m'adressant la parole ?

— Vous ne vous êtes pas mépris, madame, et vous avez bien entendu. J'ai parlé d'ennemi en vous adressant la parole.

— Ainsi, vous me considérez comme une ennemie, monsieur le comte ?

— Hélas ! oui, madame, et comme mon ennemie la plus implacable.

— Ceci n'est pas sérieux, je suppose, et ne saurait l'être.

— Pardon, madame, cela est au contraire, très-sérieux, et si vous voulez, je ne dirai pas descendre dans vos souvenirs, mais seulement réfléchir pendant quelques minutes, vous serez la première, j'en ai la conviction, à reconnaître que je dis vrai.

— Monsieur le comte, j'étais loin de m'attendre de votre part à une accusation, mais en supposant même que ce soit vrai, ce que je ne puis ni ne veux admettre, suis-je donc si redoutable que vous vous croyiez obligé de vous embarrasser d'un aussi formidable arsenal ?

— Vous, madame, personnellement, non !... Au point de vue physique bien entendu. Ce n'est pas votre bras, c'est votre esprit que je redoute, aussi n'est-ce pas contre vous que je me suis armé.

— Contre qui donc alors, monsieur le comte ?

— Contre les assassins que sans doute vous avez cachés à quelques pas d'ici, madame, si même ils ne sont blottis déjà par votre ordre, là, tenez madame, dans mon alcôve.

— Oh ! monsieur le comte !... Une telle insulte, faite à moi !

— C'est bien, madame, interrompit-il.

Il se détourna et fit quelques pas.

(A CONTINUER.)

Commencé le 1er Janvier 1881 — (No. 54.)

## INFORMATIONS

Nous expédions cette semaine, comme échantillon, des copies de notre FEUILLETON à différentes personnes qui ne sont pas au nombre de nos abonnés. A ceux qui désireraient prendre un abonnement d'une année, nous sommes en mesure de fournir tous les numéros parus depuis le 1<sup>er</sup> Janvier dernier. L'abonnement n'est que d'une piastre, payable soit par mandat-poste ou en timbres (autant que possible) de un cent et d'un  $\frac{1}{2}$  cent.

Dans quelques semaines nous commencerons la publication d'un autre ouvrage. Inutile d'ajouter qu'il sera très-intéressant.

### AUX MAÎTRES DE POSTE

Chaque semaine nous expédierons un certain nombre d'exemplaires du FEUILLETON ILLUSTRE à différents Maîtres de Poste, en les priant d'avance de les distribuer aux personnes de leur localité respective dans le but de faire connaître notre journal, et par là nous procurer quelques souscripteurs. De plus MM. les Maîtres de Poste pourront retenir la commission accordée aux agents lorsqu'ils nous enverront le montant de ces souscriptions.

LES EDITEURS.

### " LE FEUILLETON ILLUSTRE "

PARAIT TOUS LES JEUDIS

#### CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois.  
 UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50  
 Payable dans le cours des trois derniers mois :  
 UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75

#### A L'ÉTRANGER : STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents 16 cents la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE.,

Boite 1036, B. de P. Montréal.

4, Rue St. Jacques